

L'IMMIGRATION CANADIENNE

VII

Les services auxiliaires de l'immigration

Le port de Québec est celui où il débarque le plus d'étrangers à destination du Canada. Il y en arrivera, cette année, au moins deux cent mille. Aussi les différents services de l'immigration y ont-ils pris un développement de plus en plus considérable, depuis que nos gouvernements la pratiquent avec intensité. Et c'est, sous les toits de l'immense baraque en planches brutes où s'abritent les multiples rouages nécessaires au bon fonctionnement de la machine à immigration, toute une cité de fonctionnaires, de cuisiniers, de vendeurs de provisions, d'agents de billets, d'agents d'immigration provinciale, qui remue pendant les sept mois que dure la période de navigation dans le fleuve Saint-Laurent. Nous avons, jusqu'ici, suivi l'immigrant à travers le dédale des inspections médicale et civile; accompagnons-le maintenant dans les services accessoires groupés dans la ville de planches, où, désormais citoyen du Canada, pour un temps au moins, il circule cependant encore sous l'œil intéressé de gardes qui ne le laisseront qu'à la minute où son train démarrera vers l'Ouest.

LES BILLETS DE CHEMINS DE FER

L'immigrant une fois libre de tout examen, il sort de l'enceinte où il était parqué avec quelques centaines d'autres voyageurs, tend au garde debout à la sortie sa carte d'identité qui porte les deux timbres des examens médical et civil, et il se trouve dans un autre grand hall ouvert sur les portes nombreuses qui donnent vers les quais où s'alignent les paquebots. C'est la salle des billets de chemins de fer et des agences d'immigration provinciales.

Le *Pacifique Canadien*, le *Grand Tronc*, l'*Intercolonial* ont là des agents chargés de vendre des billets à ceux qui n'en ont pas encore. Règle générale, les agents, de l'autre côté de l'océan, vendent à l'immigrant les coupons multicolores grâce auxquels il ira jusque sur les côtes du Pacifique. C'est ainsi que le Galicien parti des environs de Tarnopol, au-delà des Carpathes, peut se rendre jusqu'au fond de l'Alberta avec le billet que l'agent du Pacifique, à Vienne, lui aura vendu, avant de le diriger vers Trieste. Mais tous les immigrants n'ont pas, lors de leur départ, l'argent voulu pour aller jusqu'à destination finale. Et leurs parents ou leurs amis de ce côté-ci de l'Atlantique, en leur écrivant, leur disent de se rendre à Québec d'abord, où ils trouveront un peu d'argent qui les attendra et leur permettra de faire la dernière étape du voyage interminable. C'est ceux-là qui ont le plus affaire aux compagnies de chemins de fer, de ce côté-ci. A leur arrivée, si leurs amis ou leurs parents déjà rendus au Canada ont tenu leur parole, le commissaire d'immigration leur remet une lettre chargée, et ceci leur permet de s'acheter leurs billets. Certains aussi partent d'outre-mer sans savoir au juste vers quelle province ou quelle ville ils se dirigeront. Ils y pensent pendant la traversée, et, à l'arrivée, prennent enfin une décision.

Aux abords des différents bureaux de chemins de fer, des solliciteurs entourent les immigrants, et ceux-ci vont remplir les dernières formalités avant le départ des convois. Le *Pacifique Canadien*, grâce à son organisation complète, qui lui permet d'amener les gens de Trieste à Victoria, Colombie Anglaise, sur ses paquebots et ses convois, sans avoir jamais à les confier à des lignes étrangères, transporte le plus de ces voyageurs; puis vient le *Grand Tronc*, qui en distribue un grand nombre, dans l'Ontario surtout; et enfin, l'*Intercolonial*, seul chemin de fer par lequel les immigrants à destination des Provinces Maritimes peuvent se rendre au terme de leur voyage. Notons que la plupart des étrangers dirigés vers le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse ont coutume de prendre passage à bord de paquebots qui font escale à Halifax et à Saint-Jean, ce qui raccourcit de plusieurs centaines de milles le trajet à parcourir.

Nul immigrant n'a droit à un transport gratuit sur les chemins de fer canadiens. Il a un tarif spécial pour les passagers d'outre-mer, *overseas rate*. Mais il faut que le billet soit acheté dès le débarquement.

AGENCES D'IMMIGRATION PROVINCIALES

Les provinces de Québec et d'Ontario ont sur les lieux des agents chargés de renseigner ceux des immigrants qui sont à destination d'une de ces deux provinces. Ils y peuvent trouver parfois de l'emploi, qui les attend dans un coin de Québec ou d'Ontario. C'est à ces agences que s'adressent souvent des groupes de servantes, amenées ici sous la direction d'une personne d'âge mûr. Les valets de ferme y peuvent aussi trouver des adresses de gens désireux d'obtenir de l'aide pour les travaux de la terre. L'immigration de langue française s'adresse surtout à l'agence de la province de Québec; mais cela n'empêche pas que presque toute l'immigration française ou belge prenne la route des provinces de l'Ouest.

RESTAURANTS ET MAGASINS

L'immigrant muni de son billet à destination finale, il lui faut songer à s'alimenter avant de prendre place dans les convois de chemins de fer en train de se former au long de l'hôtel de l'immigration. Un restaurant s'ouvre à l'extrémité est de la vaste construction. Aux Etats-Unis, le gouvernement cède à l'encan le droit exclusif de vendre des repas, des liqueurs douces, des bibelots et des provisions à l'immigrant; et, de ce chef, il touche plusieurs milliers de dollars. Ici, la politique qu'on trouve partout, a son mot à dire. Les autorités fédérales cèdent pour rien, à un ami politique, le droit exclusif de nourrir les immigrants. Les autorités font même davantage. Elles donnent gratuitement au maître du restaurant la glace, le charbon, les poêles, les batteries de cuisine, l'éclairage électrique et maintes autres choses dont il a besoin. Le restaurateur fournit les provisions et le personnel.

De grandes tables de bois blanc s'alignent dans un vaste rectangle aux quatre coins duquel des cloisons de planches à mi-hauteur entourent de petites salles à manger réservées aux fonctionnaires de l'Etat. L'immigrant affamé s'attable, on lui sert un repas complet, qu'il paie un prix modique, vingt-cinq sous. La cuisine est assez bonne, les vivres, abondants. Il faut croire que le restaurateur y trouve son compte, puisque celui qui tenait l'établissement, de 1897 à 1911, passe pour y avoir fait une fortune rondelette. Remplaçant de celui qui dirigeait la boutique au temps du parti conservateur, il a reçu son congé à la suite des élections de 1911. On ne voit guère, il est vrai, ce que la politique a à faire avec la cuisine destinée aux immigrants; mais comme le gouvernement solde la note des repas pris par tous les fonctionnaires de l'immigration et des douanes qui s'attablent à ce restaurant, il entend bien les payer à un ami. Des gens se demandent pourquoi le privilège de tenir le restaurant et les échoppes groupés sous le toit de l'hôtel de l'immigration ne seraient pas vendus au plus haut et dernier enchérisseur, comme dans tous les ports d'immigration des Etats-Unis. Mais le gouvernement canadien n'y a pas encore pensé, semble-t-il.

Si l'immigrant ne veut pas prendre un repas complet, il trouvera, à l'autre extrémité de l'hôtel des comptoirs, toujours tenus par des amis du ministère fédéral, où il pourra acheter de légers rafraîchissements, des liqueurs douces, des eaux minérales, des fruits, des friandises, et faire connaissance avec la fameuse gomme à mâcher, ignorée de la Mer du Nord et de la Baltique aux premiers contreforts des Monts Oural. Un énorme Grec, qui parle avec facilité une dizaine de langues et de dialectes européens, distribue gratuitement des échantillons de tabac à fumer ou à chiquer, à l'une des portes de l'édifice, à la grande surprise de la plupart des immigrants, peu habitués à recevoir des cadeaux, depuis leur départ d'outre-mer. L'immigrant désire-t-il s'approvisionner pour le voyage de chemin de fer, il trouvera dans la plus grande salle de l'édifice, où trois mille personnes peuvent facilement se réunir, un comptoir où un marchand lui vendra du jambon, du saucisson, des sandwiches, des conserves alimentaires, à des prix affichés dans toutes les parties de l'hôtel, en différentes langues; les prix semblent raisonnables, aux gens du Canada. Si le voyageur préfère acheter un panier complet de vivres, il n'a qu'à en exprimer son désir au boutiquier. Un inspecteur du gouvernement passe de temps à autre, prélève un panier sur l'approvisionnement, afin de se rendre compte qu'on n'exploite pas l'immigrant; et, à de certains jours, une couple de fois la semaine, le lait vendu sur les lieux est aussi l'objet d'un examen spécial, car

Il sert à nourrir beaucoup de jeunes enfants qui accompagnent leurs parents. Il est défendu de vendre de l'alcool aux immigrants, à l'hôtel de l'immigration.

VENDEURS ET ACHETEURS

Dans la vaste salle, autour du bureau de change autorisé par l'Etat, où une longue affiche, en plusieurs langues, établit la valeur relative des monnaies des différents pays, en argent canadien, de solides Ecossais échangent des *crowns* et des *sovereigns* pour des billets de banque canadiens. Tout à côté, un groupe d'Italiens, méfiants, donnent des billets de 50 *liras* pour des pièces d'or qui tintent sur le comptoir. Un gros Allemand rubicond sort des *marks* et des *pfennigs* et les aligne devant l'agent de change. La poitrine décorée d'une médaille de François-Joseph qu'il a gagnée au cours d'une campagne militaire, un vieux paysan hongrois, ferme sur ses talons, pousse trois billets de cent couronnes vers le guichet, tandis qu'un soldat bulgare, de retour au Canada après avoir été se battre contre les Turcs, manie d'un air entendu les billets de banque qu'il vient de toucher en retour de *lekas* d'argent. Plus loin, trois Irlandais, l'air tout réjoui, se passent à tour de rôle une bouteille remplie d'un liquide brun où ils s'abreuvent à même le goulot, en grands amis qu'ils sont. L'un d'eux prolonge sans doute la rasade, car les deux autres, riant aux éclats, le poussent, et du liquide file dans le col de sa chemise, tandis qu'il tousse et manque de s'étouffer. Grave, un Gallois mord à même un sandwich gargantuesque, et, près de lui, sa femme donne à boire à un petit enfant plaignard. Cinq paysans de Bavière consomment un saucisson gras qu'ils découpent sur le pouce, en tranches épaisses, et mangent avec du pain frais. Toute une famille de Norvégiens attaque un jambonneau arrosé de bière de gingembre, et un petit bonhomme, du beurre jusqu'aux cils, mord dans une tartine qui lui va d'une oreille à l'autre, et paraît blanche, par contraste avec son teint rose, ses yeux bleus et l'or de ses cheveux longs. Accoudé au bureau de poste, un Anglais morne griffonne une lettre aux parents du "Old Country", achète des timbres-poste, jette l'enveloppe dans la boîte postale, et s'éloigne, avec son ballot de couvertures roulées et maintenues par de solides courroies en cuir. Un Danois montre sa face camuse à travers la claire-voie de l'enceinte. Et, dix pas plus loin, un Russe marchand en baragouinant, avec l'assistance d'un de ses compatriotes déjà venu au Canada, et qui veut le moderniser, un faux-col de cellulose et une mauvaise cravate aux couleurs criardes. Il l'achète enfin et, séance tenante, s'insère le cou, — un cou large, à la nuque dure, — dans ce nouvel instrument de supplice. Puis, tout content de soi, il va retrouver de ses compatriotes dont on distingue à peine le visage, dissimulé, du haut, par la visière énorme d'une casquette de moujik, et, par le bas, à moitié enfoui dans la pâte de gâteaux qu'ils sont en train de manger à coups de mâchoires lents. Tout ce monde parle, gesticule, mange, boit, achète ou marchand; et c'est une foire où trente nationalités différentes se coudoient sans se douter que, demain, elles habiteront le même pays, travailleront la même terre, se rencontreront sous la direction d'un même contremaître, et regretteront peut-être la vie obscure d'outremer.

Georges PELLETIER.

JEUDI: *L'immigrant, les associations religieuses et les sociétés de bienfaisance.*